
Culture et Foi

Le bulletin d'information du Réseau Culture et Foi

Vol. 8, no 1, avril 2002
ISSN 1203-617X

Mot du président

par Jean Trudeau

Depuis plusieurs mois déjà, le Conseil d'administration du Réseau Culture et Foi se penche sur ses objectifs et sur les moyens de les atteindre. Nous nous sommes demandé, entre autres choses, pourquoi nous comptons si peu de jeunes adultes parmi nous.

Les causes peuvent être multiples. Par exemple, les avons-nous suffisamment approchés ? Ou, plus profondément, faudrait-il chercher l'explication dans la démarche essentielle du Réseau : notre combat pour une Église moins centralisée, plus transparente, plus respectueuse des libertés, plus égalitaire, surtout face aux femmes ?

Ce combat nous place-t-il sur des voies parallèles qui sont vouées à se côtoyer sans jamais se rencontrer ? Nous battons-nous pour l'Église alors qu'elle ne fait vibrer aucune corde chez les jeunes ? L'absence de jeunes parmi nous ferait partie d'un phénomène plus vaste qui affecte l'Église elle-même. Mais, s'il n'y a pas implication des jeunes, l'Église-institution n'est-elle pas condamnée à mourir ? Et notre Réseau de même ?

Pour nous aider à répondre à ces interrogations, nous avons planifié pour notre journée de rencontre annuelle, le 25 mai, une table ronde avec de jeunes adultes qui nous livreront leur vision du monde et de l'Église. Ils nous dévoileront les valeurs qui sous-tendent leurs paroles et leurs actions, ils nous parleront de la place qu'occupe le Christ dans leur vie. Ils témoigneront de ce qui se passe autour d'eux...

Voilà donc l'occasion – attendue – d'être d'abord à l'écoute des jeunes pour ensuite entamer un dialogue avec eux et elles, dialogue qui amènera le Réseau à ajuster son tir pour être plus présent et plus efficace dans le monde et l'Église d'aujourd'hui.

SOMMAIRE

Lecture

- Jean Bacon, *Les Cultures à la rescousse de la foi*
par Sophie Tremblay 2

Perspectives pour le Réseau Culture et Foi (suite) : compte rendu de la soirée de réflexion du 20 mars 2002

- L'avenir du catholicisme : questions d'un
historien
par Louis Rousseau 3
- Difficultés et promesses de la société et de
l'Église québécoises
par Suzanne Desrochers 5

Nouvelles d'Église

- En marge du Congrès continental sur les
vocations d'avril 2002
par Claude Michaud, pour le GMO 7
- Lettre fraternelle au Pape à l'occasion de
la Journée mondiale de la jeunesse
par le Groupe Outaouais-les-deux-rives 8

Glanures

- par Georges Pagé
- Vous avez bien dit « sainte, catholique,
apostolique et romaine » ? 9
- « Des menteries, des maudites menteries,
des statistiques !!! » 9

Maurice Bellet, *La Quatrième Hypothèse*

Extraits du résumé de Louis Fevre 10

Invitation au rassemblement annuel du 25 mai, avec COUPON-RÉPONSE

- Horaire de la rencontre 12
-

Lecture

Jean Bacon, *Les Cultures à la rescousse de la foi*, Montréal, Médiaspaul, collection « Brèches théologiques », no 36, 2001, 229 p.

par Sophie Tremblay

En ces années où les communautés chrétiennes commencent à se préoccuper d'évangélisation, on entend très souvent parler d'inculturation. Le mot est utilisé à toutes les sauces. Mais que signifie-t-il réellement ?

Le livre du théologien montréalais Jean Bacon, *Les Cultures à la rescousse de la foi*, fait le point sur la question de manière fort éclairante. L'auteur se soucie de rendre accessible une réflexion qu'il poursuit depuis plusieurs années, tant par la recherche que par la pratique. De nombreux tableaux viennent soutenir et illustrer le propos à travers les cinq chapitres de l'ouvrage.

L'auteur explique l'origine du mot « inculturation », qui n'apparaît pas dans les dictionnaires en raison de sa nouveauté. L'historique de l'inculturation révèle le rôle important joué par les missionnaires dans sa naissance et sa diffusion. Le Concile Vatican II a contribué à répandre et à élargir la préoccupation de l'inculturation. La problématique actuelle de l'inculturation est influencée par trois facteurs : « le mouvement de décolonisation du Tiers-Monde, une certaine affirmation des Églises locales et la quête d'une conception autre de l'évangélisation que souhaitaient déjà plusieurs évêques de Vatican II » (p. 21).

Spontanément, il est facile de concevoir l'inculturation comme une simple démarche d'adapta-

tion ou d'accommodation à la culture ambiante. Il suffirait d'introduire quelques expressions à la mode dans une catéchèse ou quelques gestes nouveaux dans une célébration, et le tour serait joué. Jean Bacon démontre la superficialité d'une telle approche. Il ne s'agit pas de transposer rapidement un « message chrétien » supposé universel et intemporel. Le nez collé sur la figure du christianisme que nous connaissons, nous ne percevons plus à quel point elle est culturellement située, modelée par ses origines sémitiques, juives et gréco-romaines.

En réalité, l'inculturation suppose la redécouverte des intuitions fondatrices de la foi pascale. Il s'agit avant tout de reconnaître l'Esprit agissant au cœur des cultures et des modes d'expression qui leur sont propres. La Bible peut nous inspirer dans la mise en œuvre de ce processus qui part de la base (et non du sommet). Cette manière de procéder n'est-elle pas au cœur de l'activité missionnaire de Paul, qui a su repenser dans l'univers grec ce qu'il avait expérimenté dans la culture juive ? Dans le dernier chapitre de son livre, Jean Bacon démontre que cette intuition de Paul porte des fruits visibles aujourd'hui. Ces exemples d'inculturation constituent une invitation vibrante à la créativité et à l'innovation.

CULTURE ET FOI

Vol. 8, no 1, avril 2002

C. P. Les Atriums, B. P. 32095

Montréal, Québec, H2L 4Y5

Tél. : 514-845-8026 Téléc. : 514-845-6973

Courriel : drobillard@sympatico.ca

Renseignements sur les activités régionales

Montréal métropolitain

Hélène Chénier

chenierh@videotron.ca

Mauricie-Bois-Francs

Daniel Roy, 819-477-4359

daniel.roy@dr.cgocable.ca

Outaouais-les Deux Rives

Léo Dorais, 613-565-1568

ladorais@cyberus.ca

Production du bulletin

Claude Giasson, claudegiasson@videotron.ca. Marie Lefrançois, téléc. 514-737-8106. Georges Pagé, georges.page@videotron.ca. Denise Robillard, drobillard@sympatico.ca. Jean Trudeau, trudo@magma.ca. Hélène Chénier, chenierh@videotron.ca. Pierre Lalonde, plalonde@laurentides.net. Johanne Archambault, archambaultjo@hotmail.com.

SITE INTERNET DU RÉSEAU CULTURE ET FOI : www.culture-et-foi.com ou www.culture-et-foi.f2s.com

COMPTE RENDU DE LA SOIRÉE DE RÉFLEXION DU 20 MARS 2002

Présentation (par Jean Trudeau et Hélène Chénier). Après six ans d'existence, le RCF s'interroge sur ses orientations et sur sa place dans la société actuelle. Bienvenue aux gens de Québec et d'Ottawa, et aux autres groupes qui sont venus s'associer à notre démarche. Le thème de cette soirée est : quel avenir proposent la société civile et l'Église à notre époque ? Nous voulons « palper » l'air du temps, lire l'environnement, l'évolution de notre culture et de nos sous-cultures, celle des jeunes par exemple. Quels sont les problèmes majeurs, et quels espoirs sont à l'horizon ? Le RCF pourrait-il attirer les jeunes ? Deux éveilleurs d'idées vont nous aider à trouver des pistes. **Louis Rousseau**, connu pour sa réflexion sur la religion et la modernité au Québec, et sur la religion et l'école québécoise, est en relation avec des jeunes qui cherchent une voie, du sens. **Suzanne Desrochers** a de l'expérience en catéchèse et en animation pastorale, ainsi que sur le terrain ecclésial, avec des adultes de différents statuts et les générations montantes. NDLR : Le compte rendu qui suit est tiré des notes prises au cours des exposés et des échanges avec la salle, complétés par les textes des conférenciers.

L'avenir du catholicisme : questions d'un historien

Louis Rousseau

Je m'intéresse à l'histoire religieuse de notre société depuis l'automne 1966, époque où l'on sentait que les choses allaient « casser ». L'histoire étudie ce qui est mort, mais on apprend quelque chose en redonnant vie à ce qui est mort.

Je suis surpris et heureux d'être là aujourd'hui : jamais aucune institution de l'Église catholique ne m'a invité à partager mon savoir. Ce n'est pas désagréable d'être dans la marge, si ce n'est que parfois on y reste... Mon but n'est pas de faire des prédictions (je n'y excelle pas), mais d'activer la réflexion.

Je suis fait du tissu de notre histoire catholique; j'ai des problèmes à m'identifier, comme vous. J'ai derrière moi une longue vie à distance de l'institution. Mais la religion me passionne. Je parlerai à partir de mon cheminement et de ma formation en histoire, en philosophie et en théologie.

Penser le passé et l'avenir dans le temps long

Pour penser le passé et l'avenir, il ne faut pas considérer seulement le présent et les quelques années qui l'entourent.

Nous ne devons pas nous sentir « coupables ». Ce qui arrive ne date pas des années 1960. La crise est vieille. Un cycle de quatre siècles s'est clos : nous sommes entrés dans l'ère « post-chrétienne ». Une première déchirure a eu lieu à l'époque de la Réforme, où le christianisme a cessé d'être le « fondement symbolique universel ». À la Renaissance, tandis que les monuments de la philosophie médiévale continuaient d'imprégner la vision du monde, les voyages ont révélé la diversité religieuse du monde. Puis il y a eu maturation des États nations, « des » christianismes sont apparus. La perte d'unanimité a abouti au 18^e siècle à la montée des Lumières. À la gestation d'une nouvelle pensée occidentale, l'Église a répondu par une apologétique, cessant d'être en phase avec la pensée mondiale.

Du 19^e siècle à la moitié du 20^e, une certaine illusion a été entretenue, car les Églises se sont réveillées et ont christianisé les masses ouvrières et urbaines. La vision chrétienne du monde a suscité une adhésion populaire forte au cours du 20^e siècle. Cependant, l'Église était totalement anti-intellectuelle. Elle pédalait sur un vélo attaché : ça développe les muscles, mais ne permet pas d'avancer...

Aujourd'hui, en Occident, l'individualisation renvoie le religieux à la marge de l'espace public, il n'est plus le fondement. Il est remplacé par la culture de consommation, où il n'y a jamais de drame (sauf si la carte de crédit est pleine). Le religieux s'est réfugié dans des formes micro-communautaires, désarticulées, parfois sectaires. Ma réflexion s'organisera autour de trois thèmes.

1) La communauté d'appartenance

• Peut-il y avoir transmission vivante de l'expérience croyante sans appartenance communautaire ? La question se pose, car il y a aujourd'hui beaucoup plus de croyants qu'il n'y a de gens dans les églises. Eh bien, l'histoire et la sociologie montrent que *s'il n'y a pas communauté, il n'y a pas transmission*. L'Évangile s'est transmis grâce à une chaîne ininterrompue de témoins qui ont entraîné le monde avec eux. Alors, si nous ne voulons pas être les derniers chrétiens catholiques... Ce n'est pas seulement un problème de foi. Si la communauté est seulement virtuelle, nous ne transmettons rien.

Il faut de nouvelles façons de faire communauté. Il n'y a pas de groupes d'appartenance pour les jeunes. Il y a un vide de la transmission.

• Comment passer de la communauté invisible à la communauté visible ? Nous avons une communauté invisible. Beaucoup de gens sont croyants; ils ont pris leurs distances par rapport à l'Église catholique (mais n'ont pas voulu entrer dans une communauté protestante). Ils se sentent reliés à une communauté invisible. Or le « passage au flou » de l'identité d'appartenance catholique s'accélère de génération en génération. L'identification invisible qui caractérise les générations de croyants issus de la Réforme catholique conciliaire engendre une impasse. Cette invisibilité affecte les jeunes générations. Pour les jeunes dans la vingtaine, l'identité catholique est celle des grands-parents et ne joue qu'un rôle de référence. Les gens de ma génération ont écarté beaucoup de choses. Certes, nous avons été très militants, nous avons beaucoup de croyances. Nous avons aussi été très « professionnels » : comme de bons historiens et sociologues, nous ne voulions pas prendre parti. Ma génération a caché ses croyances par souci d'« objectivité », et aujourd'hui les jeunes nous disent : vous ne croyez à rien.

La partie du message évangélique qui passe le mieux est la partie sociale. La catastrophe, c'est le discours moral personnel. Les jeunes ne savent pas ce qui est « chrétien ». Le problème rejoint le plan culturel.

Nous avons un déficit d'énoncés de croyances publiques. À quoi les jeunes vont-ils adhérer ? Dans ce Québec « flou », qu'est-ce qui peut faire le lien social ? Nous souffrons d'une impasse de l'identité. C'est aussi ce qui arrive sur le plan religieux. Nous avons opéré une censure sur les énoncés dogmatiques. Qu'est-ce que nous laissons par ailleurs ?

Les jeunes se centrent sur leur désir de vivre. En l'absence de transmission, ils ont trouvé l'essentiel. Il faut oublier les rituels, les formules.

Nous avons un déficit d'énoncés de croyances publiques. À quoi les jeunes vont-ils adhérer ? Dans ce Québec « flou », qu'est-ce qui peut faire le lien social ? Nous souffrons d'une impasse de l'identité. C'est aussi ce qui arrive sur le plan religieux. Nous avons opéré une censure sur les énoncés dogmatiques. Qu'est-ce que nous laissons par ailleurs ?

• Est-il possible de recréer un partage de la Parole et des gestes sacramentels ? Il faut passer d'une identité invisible à quelque chose d'autre. Le premier problème n'est pas que nous ne réussissions pas à penser notre foi, mais la formation de communautés de foi. Recréons des espaces de partage de la parole et de partage de la célébration, pour une irrigation de nos engagements sociaux.

Les catholiques ont été actifs partout depuis les années 1960. Ils ont suivi la consigne de Maritain. Telle une bande de sous-marins. Mais plus personne ne sait ce qu'est un catholique. Nous sommes invisibles, et bientôt nous serons tous morts.

• Orientations : de la référence institutionnelle à l'appartenance communautaire

La première orientation à prendre, la priorité, consiste à favoriser la naissance de micro-communautés. Ce n'est pas intellectuel. Le monde ordinaire brasse l'Évangile, l'espérance humaine et chrétienne, dans la vraie vie. La paroisse ne correspond plus à notre type de société. Un ouvrage comme *l'Atlas historique du Québec : la paroisse* est un monument à ce qui mourra au cours du 21^e siècle. Quinze siècles d'histoires sont terminés.

L'os, c'est le message évangélique lui-même. La question n'est pas : serai-je hôtesse de l'air ? Mais : vaut-il la peine de vivre ? La foi chrétienne et l'Évangile ont une réponse à cela, parlent de cela.

Nous sommes comme au début de l'ère chrétienne. La grande religion impériale manque de souffle, le grand parapluie symbolique se désagrège. Il ne faut pas chercher à le reconstituer. Mais la religiosité se recrée et se transmet dans les marges.

Il faut oser nommer notre appartenance à un réseau symbolique chrétien très large (oser l'œcuménisme). Donner la priorité au modèle de « communautés volontaires d'appartenance », où il sera possible de célébrer, interpréter, s'engager socialement; créer un service d'appui aux projets de petites communautés. Une image forte ressort : offrir les lieux sacrés catholiques à toutes les communautés chrétiennes, et transformer leur appellation.

2) La transmission d'une interprétation du monde : la diffusion du message au sein de l'Église

Nous souffrons du fait qu'une transmission ecclésiastique surtout romaine n'a pas assumé le défi de la découverte de notre historicité. Nous n'avons pas assimilé le fait que notre tradition soit une tradition parmi d'autres. Le dogmatisme et l'anti-modernisme du Magistère, ainsi que la dévalorisation du travail intellectuel, ne l'ont pas permis.

Qu'est-ce qui nous caractérise ? Comment penser notre enracinement dans notre tradition ? Comment penser cette tradition dans l'universalité ? Le Concile a permis un premier regard sur l'historique de notre tradition. Dans l'Église il y a beaucoup de souffrances (je pense à la place des femmes...). Le Magistère absolutise ce qu'il veut selon une vision figée de la foi et au gré du fonctionnement de l'Église. Il y a méconnaissance de l'universalité de l'Évangile et d'un pluralisme religieux multiséculaire.

Toute notre société a un problème avec ses enfants. L'Église aussi, évidemment. Les rituels en soi ne créent pas une contradiction. Mais si la liturgie est seule, il y a un manque. Nous avons beaucoup à repenser sur le plan rituel et symbolique.

• Orientations. Il faut une réflexion critique libre sur la tradition croyante, un travail sur la mémoire. Nous avons besoin de vraies facultés de théologie multiconfessionnelles et multireligieuses, professionnelles et critiques. L'intelligence théologique et éthique doit se

développer en lien avec les sciences humaines des religions. Mais la théologie est en liberté surveillée, à cause de son lien institutionnel avec une institution cléricale non dialogale.

3) La gouvernance ecclésiale

La force de l'héritage antidémocratique clérical, jusque dans les années 1950, a contribué à la brisure du lien avec l'institution. Face à la papauté impériale détenant tout savoir et tout pouvoir, il faut réinventer une papauté de présidence, rassembleuse, qui crée des liens et exerce son influence à la manière, par exemple, du Dalai-Lama.

Il faut des ministères fonctionnels, à mandats limités dans le temps (et des présidents de communauté élus). Nous fonctionnons comme dans l'empire romain. Des efforts comme la commission Dumont n'ont pas eu de suite. On oppose l'infailibilité pontificale à la pilule ! Le système l'emporte sur les individus. Il faut privilégier un modèle synodal qui permet la différenciation communautaire large de la base, laisser vivre différents modèles hérités de l'histoire

C'est formidable quand les rites marchent. Il y a des rites dans les soirées « raves ».

L'expérience communautaire doit aussi être rituelle. Nous, à notre âge, on est capables de ne pas trop « triper » souvent. Mais les jeunes ont besoin de « triper ».

Conclusion

N'attendons pas de la disparition des clercs occidentaux la renaissance des communautés catholiques. Nous devons agir avec ou sans les évêques. D'ici vingt ans, nous aurons vu la fin de l'appareil clérical.

Il faut permettre que naissent des communautés de taille restreinte. Prendre des libertés dans les célébrations... eu égard au récit de l'Institution... peut-être risquer l'excommunication. Est-ce l'impeccabilité de la structure qui compte ?

Il faut explorer sérieusement l'hypothèse de prendre une distance de facto avec l'institution cléricale, pour que l'Évangile et ses porteurs ne meurent pas avec cette institution dont rien n'indique qu'elle lâchera prise, et qui garde la tradition captive, sans penser qu'après, ce sera la fin.

Chez nous, deux ou trois générations de jeunes auront été privées de la liberté de l'Évangile.

Difficultés et promesses de la société et de l'Église québécoises

Suzanne Desrochers

Quel avenir notre société pourrait-elle vivre ? Je répondrai à partir du lieu où j'ai les pieds : mes années de travail pastoral dans le diocèse de Québec, dans le champ institutionnel ecclésial; le regard neuf et interrogateur de celle qui cherche à prendre racine à Montréal; ma toute nouvelle implication

dans la formation des personnes qui se destinent à l'exercice d'une responsabilité catéchétique, où je renoue avec une vieille passion, celle de la catéchèse.

Au Québec, l'Église est un groupe social institué parmi d'autres groupes sociaux (institués ou non). Il lui est difficile de se définir aujourd'hui. Son rapport avec l'ensemble de la société est paradoxal, marqué par le poids de l'histoire et par la difficulté de se définir aujourd'hui. Elle jouit encore d'une reconnaissance sociale privilégiée, notamment grâce à certaines lois (sur les associations, sur les Fabriques, sur l'organisation du réseau scolaire, jusqu'à tout récemment), mais diminuée. Nous entretenons avec elle un rapport d'amour-haine enrobé d'une « indifférence sereine ». L'Église a marqué la société québécoise non seulement au plan institutionnel, mais aussi et surtout au plan symbolique et identitaire. Elle demeure une partie de notre identité (les rites catholiques fonctionnent encore à grande échelle), mais n'implique plus d'appartenance.

Il existe un profond malentendu entre les personnes qui demandent un rite catholique et les représentants de l'Église (qui s'attendent à ce que cette demande de rite s'inscrive dans une démarche visant l'appartenance à l'Église). En outre, il reste encore un lourd contentieux social envers la figure d'autorité, voire de domination que fut l'Église. Ce contentieux non assumé contribue pour le moment à freiner la capacité de notre société de définir son identité aujourd'hui et son rapport à l'avenir, en relation avec son passé.

L'Église se voit encore un rôle dans le mieux-être collectif du Québec, en solidarité avec les autres groupes sociaux. Dans la foulée de Vatican II, elle a développé un dynamisme et une originalité dans ses manières de contribuer au développement de la société : elle a révisé sa présence à l'école, elle a cherché à apporter sa contribution propre à la lutte contre la pauvreté, contre la discrimination envers les femmes, contre la violence et les abus de pouvoirs, etc.

Les récents débats autour du partenariat privilégié entre l'Église et l'École ont montré qu'il fallait faire un pas de plus. Mes étudiantes animatrices de pastorale scolaire se trouvent au cœur d'un dilemme. Elles ont cru que l'Église doit être présente dans les projets de la société, sur un terrain où l'Église n'a pas le contrôle, et en particulier celui de l'école publique. Comment pourront-elles vivre cet idéal dorénavant ? N'y a-t-il pas un risque pour l'Église de mourir, faute de trouver un terrain social où apporter une contribution originale et pertinente ?

En combien d'occasions ai-je été témoin d'un sentiment diffus de perte, d'impuissance, de non-reconnaissance voire d'incompréhension éprouvé par les responsables pastoraux ! Combien de fois ai-

L'appartenance est le point de jonction. Les groupes se demandent qui est à l'intérieur, où ils vont.

je été témoin de la nostalgie des communautés chrétiennes redécouvertes avec Vatican II; de la nostalgie des églises remplies; de la nostalgie des temps où les savoirs et les pratiques religieuses allaient de soi dans toutes les familles; de la nostalgie des effectifs ecclésiaux nombreux et disponibles... Combien de fois ai-je vu la tentation du défaitisme, de la morosité devant la taille des défis et les échecs répétés dans l'entreprise d'influencer les décisions collectives.

L'Église cherche une pertinence sociale à grande échelle, une capacité d'influencer l'espace public (peut-être avec les privilèges auxquels elle est habituée). Non sans vivre un certain repli sur elle-même, elle est en période de rationalisation, de « déficit zéro », de réaménagements structureaux, de questionnement sur son rapport avec la société et sur sa mission d'être le sel de la terre... Qu'est-ce qu'être le sel de l'Évangile en terre québécoise ?

Donc, il y a des défis pour les catholiques, membres à part entière d'une société qui accorde du prix au respect des différences. Comment redéfinir notre identité, nous donner un projet collectif faisant le pont entre le passé, le présent et l'avenir ? À quelles conditions le capital symbolique disponible pourra-t-il être réinvesti au profit de la collectivité, et non dans la seule perspective de satisfaire des besoins individuels immédiats ? Comment participer avec les autres groupes sociaux à l'effort collectif d'élaboration d'une identité québécoise diversifiée ? L'Église n'exerce plus à elle seule la fonction rituelle et symbolique. Et en dehors de l'appartenance à un groupe, le bagage symbolique perd toute force et toute pertinence. Il faut le réinvestir au bénéfice de la collectivité.

Il faut laisser émerger une nouvelle image de Dieu. Quelque chose d'autre passe, qui m'échappe. Dieu, devant Moïse, refuse d'avoir un nom.

L'appartenance à l'Église est à revoir en profondeur. Qui est dedans, qui est dehors ? Que faire avec les multiples formes, intensités ou durées de l'appartenance ecclésiale ? Avec les catholiques qui ne se situent pas en rapport d'appartenance avec l'Église ? Il y a une incompréhension réciproque entre les catholiques qui ne se considèrent pas comme des membres assidus (« en règle ») de l'Église et ceux qui se perçoivent comme Église à part entière. Faut-il mettre une frontière ? Qui est l'Église ?

Ces questions font leur chemin. C'est une piste d'espérance. Il est impossible désormais de penser l'Église en bloc.

Pour l'Église, obligée de redéfinir sa pertinence sociale et les conditions de l'exercice de sa mission, le défi de la proposition de la foi et de la catéchèse est colossal. La catéchèse ne doit plus être

Quand les « fâchés » et les convaincus se parlent entre eux (chacun de son côté), il n'y a pas d'issue. Aux premiers, l'Église donne de l'urticaire. Le visage de l'Église décourage beaucoup de gens. Il faut aller dans l'inédit.

centrée sur les acquis, sur ce qui est clair et défini, sur les « savoirs » chrétiens, éthiques ou symboliques, ni comprise comme un lieu de reproduction servile de l'héritage chrétien visant à consolider une identité en déroute; elle doit offrir des lieux d'élaboration d'une Église inédite, enracinée dans l'histoire du peuple auquel elle appartient, lucide et solidaire de ses défis et de sa quête, attentive à ce que l'Évangile fait d'elle aujourd'hui, là où elle est.

Mais les effectifs pastoraux sont épuisés, débordés, peu formés. Face à un ecclésiocentrisme morose et frileux, certains préfèrent travailler à proposer l'Évangile dans le monde. Mais il n'y a pas d'évangélisation sans Église. Choisir l'un au détriment de l'autre, c'est entraîner l'Église à la mort.

Il y a des germes d'espoir. De nombreux chrétiens entreprennent de se questionner sur eux-mêmes, cherchent là où est leur désir profond. Il y a aussi de nombreuses demandes de formation : la formation corrigera un peu le « déficit intellectuel ». Pour certains, cela fait partie du bagage des solutions. Le temps ne nous appartient pas. Les sujets croyants sont l'Église et la transforment.

Qu'elle soit attentive à la Parole là où elle se dit.

Nouvelles d'Église

En marge du Congrès continental sur les vocations d'avril 2002

par Claude Michaud, pour le Groupe du Manifeste d'Ottawa

Le communiqué remis à la presse et aux autres médias par le Groupe du Manifeste à l'occasion du Congrès continental sur les vocations, tenu à Montréal du 17 au 21 avril 2002, est la troisième d'une série d'interventions centrées sur la pénurie de prêtres. La première intervention, déjà relatée dans ces pages, a été le « Manifeste sur la pénurie de prêtres », adressé en privé à tous les évêques canadiens et à la Conférence des évêques catholiques du Canada (CECC) à la veille de l'Assemblée plénière d'octobre 1998; le Manifeste a reçu une large diffusion au Canada et ailleurs. Il s'agissait de redire aux évêques que le peuple chrétien appuie l'action urgente qu'ils doivent entreprendre. S'il faut prier pour les vocations, il faut aussi repenser la discipline touchant le célibat obligatoire et la place des femmes. Les évêques n'ont pas le droit de laisser la situation se détériorer, en se contentant des réaménagements en cours. Ils doivent

faire une étude sur la situation des pasteurs, leur formation, leur statut, les modes d'exercice de leur fonction etc., dans les diverses confessions chrétiennes. Ils doivent prévoir la formation et l'ordination d'hommes et de femmes mariés. Ils doivent, en collaboration avec les autres conférences épiscopales, intervenir auprès du Vatican pour que s'opèrent des changements. Le Manifeste visait aussi à envoyer un message d'espérance aux communautés chrétiennes qui se sentent abandonnées.

Le Groupe est revenu à la charge lors du Synode des évêques, tenu à Rome en octobre 2001. Ce synode était une occasion d'aborder de front la question des ministères ordonnés; mais la pratique de l'esquive semble l'avoir emporté. Pour le récent Congrès sur les vocations, on avait annoncé dès le départ que le célibat obligatoire et l'ordination des femmes ne seraient pas au programme. Le Groupe a donc décidé de réitérer pour l'essentiel les

mêmes demandes et de dénoncer ce qu'il considère comme un autre rendez-vous manqué de l'Église avec le monde. Le communiqué a été

adressé aux évêques canadiens, à certains médias canadiens et américains et, par Internet, à plusieurs groupes intéressés à travers le monde.

Lettre fraternelle au Pape à l'occasion de la Journée mondiale de la jeunesse de 2002

Culture et Foi (Groupe Outaouais-les-deux-rives)

Nous sommes honorés, en tant que citoyens de ce pays, du choix du Canada comme site de la Journée mondiale de la jeunesse, et nous remercions le Chef de notre Église de son initiative. Nous sommes un groupe d'intellectuels chrétiens, membres du ministère ordonné et simples baptisés, qui se réclament du Réseau Culture et Foi. Cette année, nous avons réfléchi sur la jeunesse, moins pour trouver des moyens de l'embrigader dans notre Église que pour comprendre ses valeurs et encadrer notre témoignage à son égard.

Nous sommes ravis du choix du thème de la Journée, qui invite les jeunes à être « le sel de la terre et la lumière du monde ». C'est dans la perspective de les voir vivre pleinement la rencontre que nous nous permettons une intervention fraternelle au sujet de cette Journée.

Nous souhaitons que les échanges et les discussions portent sur les enjeux actuels dans le monde et dans l'Église. Certains de ces enjeux sont irritants pour les uns, déjà réglés pour d'autres. Aucun choix ne devrait être défini pour les jeunes participants eux-mêmes. Nous souhaitons donc qu'aucune question qui les préoccupe ne fasse l'objet d'un *muselage a priori*.

Nous avons, dans un relevé récent des valeurs des jeunes, découvert un milieu très préoccupé de qualité de vie, de relations humaines réussies, de solidarité avec les démunis, de tolérance. Ces valeurs témoignent d'une vie de l'Esprit intense, mais elle est vécue hors des institutions, plutôt dans un cocon que l'on présumerait plus volontiers présent dans des catégories d'âge plus élevées. Dans nos discussions, nous avons constaté, par la convergence de diverses sources de données, que le système d'autorité extérieure — fût-il l'Église elle-même — ne fait pas partie des préoccupations des jeunes. Il serait trompeur pour les autorités ecclésiales de considérer les jeunes réunis à Toronto comme typiques de l'ensemble de la jeunesse de ce pays. Une majorité d'entre eux vit une vie spirituelle réelle, mais autre. Leurs rela-

tions avec les institutions d'Église sont « à la carte », pour ainsi dire, répondant à des impératifs sociaux ou culturels, sans désir d'implication.

Les préoccupations dominantes sont liées au manque de repères occasionné par le désengagement à l'égard des institutions, la guerre et la violence dans le monde, l'intolérance et le manque de fraternité. Loin donc de l'étiquette de matérialistes qui leur est accolée, ces jeunes vivent d'amitié, de fidélité et de réaction à la pauvreté exacerbée par la grande richesse des riches.

Tous ces enjeux concernant le monde devraient pouvoir être abordés en toute liberté par les participants. De même pour les enjeux concernant l'Église. Le premier témoignage que l'on devrait porter à ces jeunes serait celui d'une Église fraternelle et simple. Une Église qui comprend les vrais drames humains vécus par les jeunes couples, sans exclure ceux dont l'orientation sexuelle n'est pas celle de la majorité. Une Église plus préoccupée d'inspirer que de commander. Une Église prête à remettre en cause certaines positions traditionnelles (célibat obligatoire, non-accès des femmes au ministère ordonné, serment d'obédience au pape pour les évêques, moralité des moyens de planification des naissances). En somme, les jeunes attendent des chrétiens, y compris ceux de la hiérarchie à tous les niveaux, un accueil comme celui de Jésus : gratuit, sans volonté de récupération organisationnelle, mais compatissant aux misères personnelles, agissant dans le total respect de la liberté. Le résultat net de la Journée devrait être de prendre modèle sur Jésus et sur l'Évangile : ne pas craindre de soulever les vraies questions, et les appréhender dans une perspective d'amour et de service du prochain.

Au prix de ce témoignage renouvelé, pourrions-nous penser que tous les baptisés, ceux du ministère ordonné comme les autres, pourraient se situer dans la mouvance de l'Esprit qui inspire la jeunesse de notre pays, et prendre au sérieux les « signes des temps » dont parlait Vatican II.

Glanures

par Georges Pagé

Vous avez bien dit « sainte, catholique, apostolique et romaine » ?

Le soussigné recevait, le 10 décembre dernier, le courriel ci-contre (daté du 5).

Cette courte lettre adressée au rédacteur en chef du journal *Irish Times* concerne un jour de souvenance très spécial promu par les Nations Unies, le 10 décembre, *jour de rappel de la convention internationale sur les droits humains (1948)*. L'auteur du texte souligne que le Vatican s'est abstenu de signer, non seulement cette convention, mais aussi la convention des Nations Unies pour *l'abolition de la torture* ! Le soussigné essaie, depuis quelque quatre mois, de faire confirmer ou infirmer le contenu de la lettre envoyée à *l'Irish Times* par une militante catholique bien connue. Il s'est adressé à la Conférence des évêques catholiques du Canada (CECC) sans recevoir de réponse pertinente, si ce n'est celle-ci, après avoir relancé deux fois (parce que ne recevant pas de réponse) : « la CECC ignore la réponse ». Cependant, le soussigné reçoit copie de tous les communiqués de nomination d'évêques et autres qui viennent « d'en haut ». On perçoit, à la CECC, une communication unidirectionnelle, *du haut vers le bas*, irréversible. Le plus navrant, c'est qu'en allant sur le site internet de l'ONU on peut, pour la modique somme de 500 dollars US, avoir accès à une section réservée du site, où l'on trouve les noms des signataires et les dates de signature de tous les traités et conventions des Nations Unies. G. P.

« Des menteries, des maudites menteries, des statistiques !!! »

Vous connaissez l'adage pour parler de *trois sortes de mensonges* ? Beaucoup de politiciens et de managers préfèrent administrer dans le clair-obscur au lieu d'exercer dans la transparence. Pour essayer de se justifier, ils utilisent ce trait. Et on s'étonne après que les *gens ordinaires* ne soient pas mobilisables, qu'ils soient trop souvent sceptiques.

Voici justement un cas que les professionnels du domaine auront intérêt à clarifier le plus tôt possible. En l'occurrence, il s'agit de l'écart entre les riches et les pauvres dans le monde, sujet qui fai-

To: IRISH TIMES. Letters to Editor
Subject: 10th December: Human Rights Day

Sir,

The 10th of December has been designated Human Rights Day. As a Roman Catholic I am greatly disturbed by the Vatican's persistent refusal to ratify both the UN Declaration on Human Rights and, even more ominously, the UN Convention against Torture. Of course ratification would make the Vatican accountable for such things as its systematic discrimination against women and some of the methods used by the Congregation for the Doctrine of the Faith (formerly the Inquisition). But surely the standards of the Gospel are no less demanding? In this season of Advent we should seriously ponder whether we can celebrate worthily the coming of Christ while continuing to tolerate the intolerable.

Sincerely,

Soline Vatinel

sait l'unanimité depuis plus de dix ans. L'écart se creuse-t-il ou se comble-t-il ?

Dans deux revues très crédibles, des spécialistes concluent différemment sur ce même sujet. L'une, *Alternatives économiques*, présente un tableau dont est tirée la figure 1, qui illustre le rapport entre les niveaux moyens de richesse des pays à hauts revenus et les niveaux moyens de richesse des pays à faibles revenus. En 1980, ce rapport était de 62, c'est-à-dire que les pays à hauts niveaux de revenus étaient, en moyenne, soixante-deux fois plus riches que les pays à faibles revenus. En 2000 le rapport était passé à 64 ! (Source : « Les inégalités se creusent », *Alternatives économiques*, no 52, 2002, tableau de la p. 51 : rapports de PIB par habitant [moyenne mondiale = 100].)

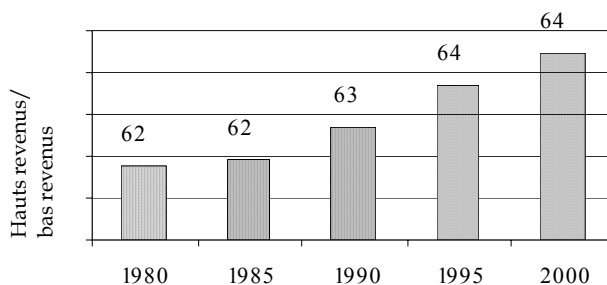


FIGURE 1

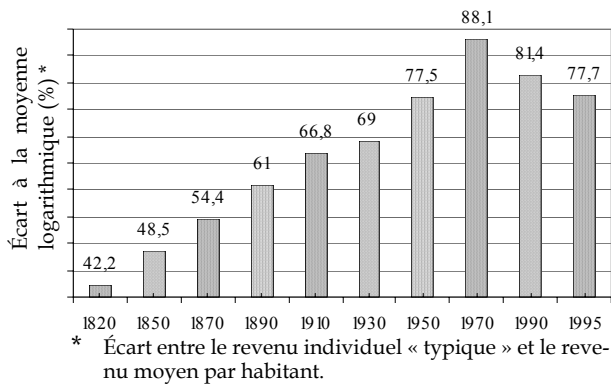


FIGURE 2

Dans le même temps, la revue américaine *Foreign Affairs* publiait le travail de deux économistes de la Banque mondiale (voir la figure 2).

Il n'est pas nécessaire au citoyen ordinaire de savoir ce qu'est la moyenne logarithmique pour constater que les valeurs d'inégalité passent par un

maximum, puis diminuent, et ce, depuis quelque vingt-cinq ans ! Cela peut porter à conclure, à l'exemple des rédacteurs de la Banque mondiale, que l'écart entre les riches et les pauvres s'atténue. Sous-entendu, pour le soussigné, laissons aller les choses, nous sommes dans la bonne direction ! (Source : « Worldwide Inequality, 1820-1995 », *Foreign Affairs*, 81, 1, janvier-février 2002, p. 124.)

Le soussigné a posé le problème à l'économiste rédacteur d'*Alternatives économiques*, et voici le paragraphe pertinent de sa réponse : « Persuadé de l'importance de cette question, j'ai demandé à deux spécialistes de m'écrire une synthèse de "l'état de la science" sur le sujet. Ce sera l'objet d'un article dans le prochain hors-série d'*Alternatives économiques*, qui sortira le mois prochain. J'espère qu'il répondra à votre attente ».

Raspail répliquait à Pasteur, qu'il contestait : une chose ne peut pas, à la fois être et ne pas être. G. P.

Maurice Bellet, *La Quatrième Hypothèse*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001.

Extraits du résumé fait par Louis Fevre, publié sur le site du RCF (www.culture-et-foi.com)

Quel peut être l'avenir de la tradition chrétienne et de l'intuition qui est à son origine ? Cette intuition pourrait-elle se réveiller, ébranler à nouveau le genre humain ? Comment, à quel prix, l'Évangile peut-il encore paraître comme Évangile, c'est-à-dire annonce de la bouleversante nouveauté qui rend l'homme sauf ? Le Christ a-t-il un avenir ?

Si l'on observe les crises [du] passé, on perçoit qu'à chaque fois ce qui a surgi, ouvrant un avenir, c'est un type d'homme neuf, original. Ainsi, vers la fin de Rome et le début du Moyen Âge, le moine; au XIII^e siècle, François le mendiant et Dominique le prêcheur; au XVI^e siècle, le jésuite et, plus largement, l'homme des exercices ignatiens (qui peut fort bien être un laïc). Vers le même temps, François de Sales propose « la vie dévote » aux gens du monde; quant à Luther, il crée ce nouveau type de chrétien, en refus des traditions romaines, qu'il juge paganisantes et judaïsantes.

La question devient : pour l'Évangile maintenant, quel nouveau type d'homme ?

Mais les exemples précédents invitaient à préciser la portée de la question. François d'Assise ne prétend pas supprimer les Bénédictins, ni Ignace de Loyola les Franciscains. [...] Car les

expériences du passé indiquent que la nouveauté n'est pas destruction, mais création. Quelque chose ou quelqu'un surgit. Si cela doit vivre, cela doit vivre, et prendra peut-être le relais de ce qui défaille. Le rapport n'est pas d'abord conflit mais surgissement de l'inédit.

Pas de pensée solitaire dans le temps et dans l'espace. Pour Jésus (et les siens) la foi d'Israël est la vraie foi. Mais l'Évangile opère la vérité de la vérité, c'est-à-dire la délie de l'illusion où sans cesse elle s'enferme. Et, du même coup, c'est aussi rupture : le Christ met fin à l'Israël selon la chair, comme dit Paul.

D'un côté, acceptation, reconnaissance, adhésion. Adhésion : la tradition, en tant qu'elle est le véhicule indispensable, inévitable de ce qui a surgi dans le Christ jusqu'à nous. En ce sens, large et décisif, la tradition comprend les textes mêmes de la Bible. Il n'y a pas de foi chrétienne qui commencerait par « la table rase » du passé.

Adhésion aussi au monde qui est le nôtre puisque, de toute façon, nous l'habitons et puisqu'il est le champ de l'Évangile, au moins sous cet aspect capital que l'Évangile s'ouvre à tout homme, [...] selon son lieu, sa langue, la culture où il vit. [...]

[Les convives du partage de la parole et du pain] ont à ressusciter l'Évangile

en son origine et non en son début ! Car la nouveauté de notre situation montre qu'une telle reconstitution ne peut être que fictive; l'analogie exige une réitération qui n'est pas inscrite dans « ce que nous savons déjà ». À situation inédite, réponse inédite. Retrouver l'origine n'est pas un retour mais une découverte ! C'est l'invention aujourd'hui de ce qui a fait irruption avec le Christ [...]

Plus de « mais » restrictif, de « jusque-là mais pas plus loin » ! Et si cette recherche amène les interrogations les plus sévères — ce que le croyant apeuré nomme doutes — on n'a plus peur de les affronter, la foi peut penser. La dérive de la foi en l'amour vers une religion de la peur et de la culpabilité, jusqu'à ce retournement complet qui fait du Dieu amour un despote tout-puissant, persécuteur et trompeur, ce resserrement anxieux qui, sous des allures de fermeté et d'assurance, rend impuissant, rend la foi incapable de créer la nouveauté évangélique au sens de la modernité. L'entrée dans la foi chrétienne, c'est la foi elle-même qui l'énonce : il s'agit d'entendre ce qui donne la vie. L'Évangile est rupture. Il brise le cercle de fer où sans cesse s'enferment les humains. L'Évangile est désordre fondamental par rapport à ce qui se présente comme l'ordre nécessaire.